

PARIS
 Rédacteur en chef
JULES LERMINA
 BUREAUX
 17, Rue Vivienne

LE REFUSÉ

LYON
 Directeur
JULES FRANTZ
 BUREAUX
 32, rue de l'Arbre-Sec

ABONNEMENTS: 3 mois, 2 fr.; — 6 mois, 3 fr. 50; — Un an, 6 fr.

BUREAUX DE VENTE A LYON: Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS: Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

LYON EN 1848

I.

La Pension Champavert.

Les impressions qu'on a reçues jeune restent vives. A vingt ans de distance, on entend encore les sons et l'on revoit les couleurs. La couleur qui dominait dans la pension Champavert était le rouge. Les murs, percés de rares fenêtres à volets pleins, étaient rouge brique; le salon était rouge ponceau; les arbres de la cour avaient des cimes d'un rouge violet.

Au commencement de 1848, la pension comptait cinquante élèves: quarante *petits* qui faisaient leur huitième, leur septième, leur sixième et leur cinquième sous la direction immédiate de M. Champavert, et dix *grands* qui descendaient deux fois par jour la côte des Carmélites pour suivre en externes les cours du collège royal.

Je faisais partie des dix *grands*, je me le rappelle avec plaisir, et j'avais un chapeau gris, je m'en souviens avec orgueil.

Un autre souvenir qui me revient très-précis est celui du réfectoire.

Nous étions assis à deux longues tables, sur les côtés. Au fond, madame Champavert présidait une table plus petite, entourée de ses deux enfants et des trois pions. Dans le grand espace vide, au milieu, M. Champavert debout poussait devant lui une petite table roulante, haute comme un pupitre, sur le sommet de laquelle un domestique posait les plats. Le maître de pension nous servait lui-même. Aussi l'avait-on baptisé *le Chef*. Madame s'appelait *la Cheffesse* naturellement.

Ces excellentes gens, m'a-t-on dit, ont fermé leur pension et se livrent à la culture de leur jardin. Ils avaient un si beau clos, où nous n'entrions jamais!... Leur fille, mademoiselle Laure, a épousé un officier. Leur fils Emmanuel occupe une place dans une administration. J'écris les surnoms en souriant; mais, en prononçant les noms, je suis ému. Comme vos jous étaient fraîches, mademoiselle Laure!... Quel bon garçon tu faisais, Emmanuel!...

Mais c'est des journées de février qu'il s'agit.

Depuis quelques jours, on entendait des rumeurs le long de la côte. Les mots de réforme, de banquets étaient prononcés sur le seuil des portes, partaient des groupes d'ouvriers rassemblés pour jouer à la boule...

Une nuit, dans le dortoir, une voix cria: — A bas Guizot!

Nous reconnûmes la voix de notre ami Frécon, un élève de seconde. Mais le pion la reconnut aussi, par malheur:

— Cinq cents vers à M. Frécon! cria-t-il à son tour.

Le lendemain, pendant la récréation du matin, nous fûmes surpris par un spectacle inattendu.

Sur la plate-forme du bastion n° 4, qui dominait la pension, flottait un drapeau rouge.

Au pied du drapeau, une vingtaine d'hommes en blouse criaient: — Vive la République!...

Madame Champavert parut:

— La Terreur va recommencer! dit-elle. Demain, on pillera les boulangers. Je ne pourrai plus vous nourrir. Vite, écrivez à vos parents de venir vous chercher.

Ce fut une acclamation unanime: la république et les vacances, — deux bonheurs pour un!...

Mon oncle arriva sur les onze heures. Il était bouleversé.

— Demain, me dit-il, nous partirons. Nous irons nous réfugier à la campagne, chez ton père. Ici, les massacres vont commencer.

Mais je ne l'écoutais pas. Je regardais autour de moi.

Les rues étaient encombrées. Des bandes de canuts passaient, drapeau et tambour en tête. Quelques hommes, un fusil sur l'épaule, descendaient en courant la côte:

— Place! place! criaient-ils; nous allons à l'Hôtel-de-Ville.

On chantait *la Marseillaise* au bas de l'escalier du Jardin-des-Plantes.

Sur la place des Terreaux, nous rencontrâmes un vieillard à grande barbe blanche, appuyé d'un côté sur le bras d'un gamin, de l'autre sur celui d'un homme à barbe noire.

Le vieillard pleurait; mais on voyait que c'était de joie.

Les deux autres paraissaient avoir fêté la révolution le verre en main.

— Pourvu que ces ivrognes ne mettent pas le feu aux bateaux à vapeur! me dit mon oncle en baissant la voix... nous ne pourrions plus partir...

Inutile d'ajouter que nous partîmes fort tranquillement...

Huit jours plus tard, la pension Champavert s'ouvrit ses portes.

Alors, chacun voulait avoir un fusil.

Le propre des Français, dès qu'ils sont libres, c'est de vouloir s'enrôler. Chaque parti dit qu'il craint les autres et qu'il s'arme pour les combattre; mais c'est là le prétexte: la vérité est que nous éprouvons le besoin de nous réunir pour nous donner des caporaux.

Les *petits* de la pension Champavert suivirent l'exemple des citoyens; ils élurent les *grands* officiers. Des baguettes de noisetiers figurèrent les fusils; des règles signifiaient les épées; puis on fit l'exercice tout le temps que la lecture des journaux laissait de libre aux instructeurs.

Les pions murmurèrent. Mais madame Champavert, agitant ses clés dans son tablier, régala l'armée par crainte d'une désertion. Les officiers eurent une bouteille de vin blanc pour quatre, et les soldats une bouteille de sirop pour huit.

Cet état de choses, il faudrait dire cet état de siège, dura deux mois.

Le printemps revint; le soleil tomba sur les épaules; l'exercice, devenu fatigant, fut à demi abandonné.

On n'en lut qu'avec plus de passion des articles, où la soif de justice qui dévorait alors tout le monde se traduisait dans des formules comme celle-ci: « A chacun selon ses œuvres. »

— Fort bien! disait M. Champavert, qui causait volontiers politique avec nous; mais qui sera le juge des œuvres de chacun?

Il croyait nous embarrasser. Ah! bien, oui!...

— Ça, répondîmes-nous, c'est l'affaire du gouvernement.

Le gouvernement, ce jour-là, était aux prises avec les hommes de Juin.

Quand les nouvelles de Paris arrivèrent, *le chef* et *la cheffesse* témoignèrent hautement leur joie:

— Enfin! on a mis les rouges à la raison! Les journaux furent confisqués, le vin blanc et le sirop supprimés; les règles durent rentrer dans les pupitres...

La réaction commençait....

Tony RÉVILLON.

PARIS

1^{er} avril 1868.

A M. Jules Frantz, directeur du REFUSÉ.

Cher ami, vous allez me maudire: mais je m'offre d'avance à vos coups, certain que vous regretteriez bien vite les voies de fait auxquelles vous vous seriez livré. Je ne vous envoie pas de causerie.

Et pourquoi?

Parce que... je corrige les premières épreuves d'un travail préparé depuis longtemps, et qui choisit son moment pour paraître au jour.

Mais il me déplaît d'en parler moi-même.

Je vous envoie le prospectus. Vous vous chargez d'expliquer à nos amis et lecteurs pourquoi je déserte aujourd'hui mon poste. Ils me pardonneront, je l'espère.

N'est-ce pas faire acte de journaliste et de citoyen que de publier....

Seulement je ne dirai rien moi-même. A vous la plume, cher ami. La semaine prochaine, débarrassé des soucis très-réels et de la fatigue causés par cette *mise en train*, je reprendrai ma place dans notre bien-aimé *Refusé*!

A vous de tout cœur,
 Jules LERMINA.

Les amis et lecteurs du *Refusé* regretteront la causerie accoutumée de son rédacteur en chef: mais,

d'autre part, ne se réjouiront-ils pas en apprenant la publication d'une histoire de LA RÉVOLUTION DE 1848, par MM. Jules Lermima, Em. Faure et A. Spoll.

Il ne nous convient pas, on le comprend, de faire dans cette feuille l'éloge de Jules Lermima et de ses deux brillants collaborateurs; mais, après la lecture du *Prospectus* qui nous est adressé, nous ne saurions résister à prédire un immense retentissement à l'œuvre originale de nos trois amis.

Cette histoire qui s'étend des barricades du 24 février jusqu'au serment prêté, le 20 décembre, par le président Louis-Napoléon Bonaparte, ne peut être comparée aux nombreux travaux déjà publiés sur notre deuxième république. Peu d'histoire rétrospective; point de doctrine ni de théorie; c'est une *chronique générale* de cette époque mémorable. A l'aide de documents inédits ou peu connus, les phases de cette glorieuse Révolution sont suivies jour par jour, et, à certains moments, heure par heure. Tout s'anime, tout est en mouvement. On revoit les acteurs principaux de ce grand drame: ils parlent, ils agissent, ils luttent, ils se couloient tous, honnêtes et lâches, intégres et traîtres; on relit tous leurs journaux, depuis le *Peuple constituant* et la *Réforme* jusqu'au *Père Duchesne* et au *Christ républicain*: on entre dans les clubs et on est saisi de leur fièvre; on pénètre dans les ateliers nationaux et on comprend l'organisation. Des noms oubliés ou méconnus renaissent ou se réhabilitent, mille faits inconnus surgissent, mille faits obscurs ou altérés s'éclaircissent ou se redressent; partout enfin apparaît le peuple avec sa force, son héroïsme, sa probité et aussi ses erreurs; en se contemplant dans ces annales, qui sont les siennes, il y apercevra un enseignement pour l'avenir. Bref, cette nouvelle histoire de notre belle révolution de 1848 est une histoire populaire par excellence, histoire jeune, vigoureuse, vivante.

Seuls auteurs sont, avant tout, des hommes de justice. Loin d'eux le reproche d'avoir cherché à attiser les passions! Possesseurs d'une masse de documents inédits très-curieux et très-importants, ils ont jugé opportun de mettre sous les yeux de leur génération tous les éléments nécessaires pour apprécier la révolution qui a servi de prologue à l'état de choses actuel.

Qu'on le croie, c'est une œuvre sincère!

La Rédaction lyonnaise.

(Voir à la quatrième page).

A M. Jules Lermima, rédacteur en chef du REFUSÉ.

MONSIEUR,

Dans votre aimable lettre, vous comparez les journalistes à des cuisiniers prodiguant ou épargnant les épices suivant les palais des convives et vous gémissiez de ne pouvoir mettre des piments de haut goût dans la cuisine littéraire. Ne vous plaignez pas; le sort des imprimeurs est plus à plaindre que le vôtre. Voulez-vous me permettre, Monsieur, de vous esquisser notre position?

Pour les esprits superficiels, la profession des enfants de Gutenberg a au premier coup d'œil quelque chose de séduisant et de flatteur; on aime cet état qui a produit les *Alde*, les *Elzevir* et les *Didot*, mais au fond, l'influence de Faust a jeté sur nous je ne sais quoi de diabolique et de malfaisant qui se fait sentir jusqu'à notre époque, hélas! que dis-je? et plus de nos jours que jamais.

Vous comparez les hommes de lettres à des restaurateurs, laissez-moi, Monsieur, par une comparaison plus romantique ou plus ambitieuse, assimiler l'imprimeur à cet insecte aux ailes dorées qu'on appelle un papillon.

Qui n'a vu un élégant lépidoptère voltiger sur les boutons à peine éclos et aspirer le suc des calices parfumés sans porter envie à cet enfant de l'air qui se nourrit de miel et de rosée et qui, sans souci, passera vie au milieu des parterres et des prairies?

Hélas! Monsieur, ce rubis qui vole n'est qu'un ver sans force et sans intelligence, inhabile à se défendre et victime bientôt d'une nuée d'ennemis sans pitié. Également poursuivi par l'étourdi et le savant, la jeune mère couveuse et l'ardente voyageuse, il doit inévitablement périr ou piqué sur un liège infect ou englouti dans un estomac avide. Puissiez-vous le plaindre, Monsieur. Mais ne lui donnez pas toute votre pitié. Ce malheureux a un pendant dans la nature qui en réclame une partie. Sur un autre point de la création son équivalent existe. L'auteur de la *Zoologie passionnelle* n'hésiterait pas à reconnaître une analogie triste et touchante entre le pauvre insecte et l'infortuné industriel qui porte le nom d'imprimeur.

Tous deux passent leur vie au milieu des splendeurs de l'intelligence ou de l'air, au milieu du parfum des roses ou des travaux du génie; tous deux ont de loin quelque éclat ou quelque renommée. Tous deux éveillent l'attention, attirent les regards, suscitent l'admiration ou l'envie, tous deux en réalité sont humbles, faibles, sans défense et persécutés.

Que de pièges, que d'embûches, que de périls!

Comment depuis qu'on les poursuit la race n'en est-elle pas éteinte? Ce sont des mystères au milieu desquels se perd l'esprit humain.

La matinée est resplendissante, les folles brises du printemps courent apportant d'ineffables senteurs; un jeune papillon s'élance de la tige où il a passé la nuit, admirant les magnificences de la nature et prêt à s'enivrer du miel des calices, du gluten embaumé des fleurs; mais un oiseau gourmand le guette, aiguillant son bec en silence et prêt à fondre comme un trait sur son innocent proie. Le papillon s'approche, voltige, une ombre passe, et un peu de poussière fine et veloutée tombée sur une feuille humide apprend seule à la création qu'un papillon a disparu et qu'un oiseau chasseur a déjeuné.

Un imprimeur s'établit dans la patrie des Roville, des Mame ou des Didot. Son âme s'épanouit à la pensée des chefs-d'œuvre que lui aussi va faire éclore; il ne veut créer que des éditions élégantes et pures, il espère laisser un nom honorable, et, suivant sa force, soutenir la gloire de la cité; il comprend toute la grandeur de sa tâche et il s'y met avec ardeur.

Bientôt dans son humble bureau se rencontrent les personnages les plus illustres; les érudits serrent la main des poètes, les philosophes causent avec les médecins, les artistes avec les magistrats; l'esprit pétillait avec plus de liberté que dans un salon, l'imagination lance des éclairs, la science rend des oracles, et l'imprimeur enivré et ravi bénit Gutenberg qui l'a rendu ainsi le centre et le point de ralliement de tous ces génies.

Mais cette brillante médaille a son revers.

Voilà qu'un vieux savant, pâli dans la poussière des in-folios et habile dans les mystères de l'imprimerie, lui confie un manuscrit, produit de son érudition patiente. Les conditions sont débattues, le manuscrit est emporté, livré aux ouvriers et bientôt une première épreuve paraît.

Ici les tribulations commencent. Les lignes sont trop raccourcies, le caractère trop gros, le papier choisi trop mince; rien de ce dont on était convenu ne peut servir.

On adopte une autre justification; l'auteur fait son livre sur les épreuves, les notes envahissent le texte, des tableaux se dressent de tous côtés. Enfin l'ouvrage paraît et les bibliothèques s'enrichissent d'un de ces volumes précieux que l'on n'ouvre qu'avec admiration et respect.

L'imprimeur envoie sa note à l'auteur, celui-ci demande un entretien et la victime se présente.

Du fond de son fauteuil de cuir, le vieux savant darde sur son visiteur un œil gris aux fauves reflets; lui aussi a sa note, et sa facture, savamment détaillée, fait honte à celle de l'imprimeur.

Le nombre de lettres est soigneusement compté, les centaines de mille s'évaluent avec leurs fractions, le tirage et le papier sont habilement appréciés, les chiffres s'alignent dans leur rigoureuse exactitude; on n'a supprimé que la mise en page, les changements, les surcharges pour tirage soigné, tableaux, notes et petit texte, les passages de nuit, les mains de passe, les épreuves multiples, la correction, la patente, la lumière et le loyer. Le rabais emporte le bénéfice, mais l'auteur est puissant, il est craint; on est trop timide pour protester, trop fier pour se plaindre; on se tait, on accepte, et l'on rentre plus pauvre qu'avant le commencement des travaux.

Ce malheur commun n'est pas le seul, et le jeune poète qui avoue sa misère, et le musicien qui n'a eu personne à son concert, et le cabotin qui est parti sans donner son adresse, et le riche auteur qui voyage et qui ne reviendra que l'hiver prochain?

Le tailleur et le bottier peuvent reprendre leur marchandise. L'imprimeur ne peut utiliser l'affiche ou la brochure qu'on lui laisse sur les bras.

Ces misères sont grandes, monsieur, et ce ne sont pas les plus cruelles. Si l'enfant poursuit un papillon, celui-ci n'a qu'à se réfugier dans les airs, mais là, qui le garantira de l'oiseau? La prudence peut préserver l'imprimeur vis-à-vis de ses clients, mais qui le garantira contre les rigueurs de la Loi?

La Loi, qui protège tous les citoyens semble n'avoir pour nous que des verges. Qu'une distraction fasse oublier au metteur en pages d'ajouter le nom de son patron à la moindre brochure, à la plus petite impression, l'amende est de trois mille francs, ni plus ni moins. Qu'un timbre une feuille d'affiche échappe au marteau, le fisc est dans son droit en nous faisant un procès; que des affiches faites pour l'Allemagne reviennent en France, autre procès que le coupable peut éviter en se disant insolvable ou en passant la frontière, mais à la rigueur duquel l'imprimeur n'échappera pas.

Que dans une brochure, au milieu du récit le plus innocent, une phrase politique se glisse inaperçue, procès, et ici je vous demanderai, Monsieur, qu'est-ce que la politique? — C'est ce qui n'est ni littérature, ni agriculture, ni science, répondez-vous. — Railler la proclamation d'un maire de campagne, le procès-verbal d'un garde champêtre, le costume d'un officier ministériel: dire qu'on a tort de débaptiser une rue ou un boulevard; que le nouveau directeur du théâtre de Brive ne vaut pas l'ancien, et qu'on abat trop de forêts

dans les Alpes, est-ce de la politique? — Certainement, et de la plus dangereuse espèce, car, comme le serpent, elle se glisse près de vous sans se laisser voir. Mais comment tout lire, tout juger, tout apprécier et alors pourquoi frapper l'imprimeur quand celui qui a pesé et combiné ses expressions, ou fait simplement une inadvertance est seul coupable?

Eh bien, procès, amendes, pertes d'argent, tout cela n'est rien, Monsieur, vis-à-vis la peine morale qu'un imprimeur éprouve chaque jour. Qu'un homme de lettres, qui écrit dans une des feuilles que vous imprimez, insulte à vos amis, blesse vos convictions, bafouille de sa plume tout ce que vous vénérez, vous serez comme le paysan qui, en pays conquis, attaché, lié, impuissant, voit sa femme ou sa fille livrée au soldat ivre; il s'indigne, bout, écumé, et ne peut empêcher l'outrage dont il voudrait anéantir l'auteur.

Je souhaite, Monsieur, que vous ne ressentiez jamais ces impressions.

Veillez comprendre la position difficile où je me trouve, Monsieur, en imprimant une feuille qui devrait être purement littéraire, un journal non politique, dont les fautes ou les délits ne sont imputés à moi, fort innocent; pardonnez-moi si parfois je coupe, tranche, mutile la prose de vos collaborateurs, quand je la trouve dangereuse, et recevez tous mes remerciements pour la sécurité que votre prudence saura me donner, pour la bienveillance que vous m'avez promise, et pour les adoucissements que votre habitude de la presse apportera, je n'en doute pas, aux difficultés sérieuses de ma profession.

Ne vous joignez pas à la troupe étourdie ou cruelle qui arrache les ailes aux papillons, et, ma main dans la vôtre, croyez-moi votre dévoué,

Aimé VINGTRINIER.

LYON

Le poisson d'avril.

Le poisson d'avril est, sans contredit, l'animal qui a le plus intrigué l'intelligence du monde savant; les écrivains, tant sacrés que profanes, ont publié des milliers de volumes de tout format sur son origine, sa nature, la sauce qui lui convient le mieux. Aussi la question est-elle plus nébuleuse que jamais; non-seulement, on n'est pas encore parvenu à classer le poisson d'avril, mais même on n'est point d'accord sur le lieu et le temps précis de son apparition sur notre planète.

Cependant, selon les meilleurs auteurs, c'est en France, dans la Meurthe, il y a un peu plus de deux siècles, qu'aurait été aperçu le premier poisson d'avril.

Un duc de Lorraine, du nom de François, était détenu, par ordre de Louis XIII, dans le château de Nancy. Un jour, il s'échappe de sa prison, s'élance dans la Meurthe, nage, disparaît... et les bons Lorrains de rire en disant: « Ah! le beau poisson qu'on nous a donné à garder! »

Or, c'était le 1^{er} avril.

Tout beau! s'écrient quelques savants; lors de cette évasion le poisson d'avril existait, puisque c'est sur son dos que le duc de Lorraine traversa la Meurthe. Un paysan avertit du fait un factionnaire, le factionnaire l'officier, l'officier le gouverneur; mais tous de se dire les uns aux autres: « Est-ce que vous voulez me la faire au poisson? » Pendant qu'ils se riaient ainsi au nez, le duc courait, et courait bien.

Naturellement, les savants de cette dernière opinion sont taxés d'ignorance par d'autres qui prétendent prouver que ce duc de Lorraine, prisonnier de Louis XIII, est un peu moins connu dans l'histoire que le bon roi d'Yvetot lui-même. D'après eux, c'est en Palestine, au temps de Jésus-Christ, que pour la première fois fut pêché le fameux poisson.

Ce serait par un 1^{er} avril que les bourreaux du Christ eurent l'étrange fantaisie de se jouer de leur victime sublime en le renvoyant d'Anne à Caïphe, de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, d'Hérode à Pilate et ainsi de suite. Ce fait étant admis, prenez le mot *Passion*, transposez l'i, arrondissez l'a, et vous aurez votre poisson. Quoi de mieux?

Il est donc superflu de discuter l'opinion de ceux qui affirment que le poisson en question foisonnait dans le paradis terrestre. Cédant aux suggestions du serpent, Eve aurait servi à son cher époux le premier poisson d'avril; et c'est pour l'avoir avalé trop glougloument qu'Adam aurait eu cette effroyable indigestion dont souffre encore toute sa race.

D'ailleurs, peu important au commun des mortels toutes ces controverses scientifiques! Il suffit au peuple de reconnaître entre mille le singulier poisson; il sait le pêcher, l'assaisonner, le servir, et, lorsque la sauce est excellente, s'en gorgier lui-même avec une extrême jouissance. C'est un mets fort populaire à Lyon; et, cette année-ci, comme les précédentes, grande en a été la consommation dans notre ville.

Malheureusement, nous avons des restaurants qui ne se respectent point, mais sous le nom fallacieux de poisson d'avril servent à leurs clients un ragoût qui n'a de nom dans aucune langue. Que le *Progrès* reçoive l'expression de la reconnaissance publique! Sans ses avertissements, tout Lyon risquait d'être empoisonné! Quel poisson la noire officine du *Courrier* a-t-elle tenté de nous faire avaler! — Pouah!

A un restaurant de cet acabit, je préfère mille fois certaine gargote que tient un des cousins du même *Courrier*. Le poisson qu'on y a servi cette semaine avait été décoré du nom de « Saint-Christophe » protecteur spécial contre les pestilences, les tremblements de terre et les tempêtes!

« Mangez mon poisson, disait le gargotier; il vous procurera de pures jouissances et de grandes forces spirituelles et corporelles; surtout, il vous empêchera de mourir subitement. »

Eh bien! si ça ne fait pas du bien, ça ne peut pas faire du mal!

Vive l'Hôtel des Francs-Maçons pour servir un beau et bon poisson et l'enrichir d'un piquant assaisonnement!

C'est Pie IX, en camail et en étole: le portrait est vivant!... Il porte en sautoir, par-dessus ce costume, un large cordon où sont dessinés les insignes de l'ordre maçonnique; au-dessous on lit:

L. F. MASTAI FERRETTI.
Et excommunicavi meos fratres, meâ culpa.

Ce poisson a été dévoré!... Un des gloutons a traduit ainsi l'épigramme latine: « J'ai excommunié mes frères!... Malheur à moi! » — « C'est clair! s'est-on écrié en chœur; Pie IX, le grand pontife universel, est ainsi désigné comme traître à la vengeance de ses frères!... On lui brûlera les lèvres avec un fer rouge! on lui arrachera la langue! on lui coupera la gorge!... Son cadavre sera suspendu dans la Grande-Loge comme un épouvantail!... »

Je le répète, ce poisson a fait fureur!

Voici un poisson et un procédé de préparation à la portée de toutes les bourses (*L'Art d'accommoder les restes*):

Hier mercredi, le soleil s'en donnait à cœur-joie; l'omnibus qui fait le service de... était plein: on étouffait! — « C'est le 1^{er} avril, se dit un jeune homme, mettons-nous à l'aise!... » Tout à coup voilà d'atroces convulsions qui le prennent. Chaque voyageur s'inquiète: « Mais, monsieur, qu'avez-vous? — Ce n'est rien, répond le jeune homme, ce n'est rien! »

Les convulsions continuent, augmentent... on renouvelle les questions. — « Ce n'est rien, vous dis-je; ne craignez point!... le mal n'est pas encore à un degré tel que... — Comment! — Expliquez-vous! — Quel mal! — Ah! j'ai eu, il y a quelques jours, le malheur d'être mordu par un chien enragé, etc... »

Mais déjà les voyageurs crient, ont ouvert la portière, sauté sur la route, et courent encore.

Denis BRACK.

SILHOUETTES MUSICALES

Nos Chefs d'Orphéons

(N° 13) (1)

RAPHEL

Directeur suppléant de l'Orphéon de Neuville, et Chef de la Fanfare des Célestins.

AU PHYSIQUE :

Ce n'est pas un homme que je vous présente, c'est un Marseillais, troué-de-l'air!

60 ans, — teint cuivré, peau velue...

Le sort inexorable
Marbre déjà le noir de ses cheveux.

... Moustache épaisse et grisonnante; nez en pied de marmite, accent phocéén, — mise soignée, *même* peu, mon bon!

SES AFFINITÉS SECRÈTES. — En amour comme en musique, mène les choses carrément: Si c'est non, bonsoir! Si c'est oui, enlève, c'est pesé! — Mais pas de milieu, cap-de-Dieu!

AU MORAL :

Homme positif, ne connaissant que les chiffres, et se moquant du sentiment autant qu'on peut s'en moquer. Du reste, bon époux, bon citoyen, etc., etc. — Mais oui, mon bon!

SES AFFINITÉS SECRÈTES. — Le... n, la... r, les... s. — Chut!

EN MUSIQUE :

A gagné ses chevrons au Grand-Théâtre, où il a tenu pendant quelque temps l'emploi d'alto et de second violon. A dirigé la *Lyre lyonnaise*. A de l'entrain, du brio, et s'acquiesce avec conscience de sa tâche de directeur. Fait de la musique à la vapeur, n'insiste pas trop sur les nuances, et saute à pieds joints sur les détails. — Il a raison.

SES AFFINITÉS SECRÈTES. — Ennemi de la flatterie, il se bouche le nez chaque fois qu'on le vante; nonobstant, est bien convaincu que si sa Fanfare venait à le perdre, la terre cesserait immédiatement de tourner.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

A beaucoup voyagé: a vu l'Italie, l'Algérie... Pulchérie, et beaucoup d'autres noms en ie. On peut dire de lui — ce qu'on pense de Mlle Carlotta — qu'il a chanté à peu près dans toutes les cours d'Europe.

SES AFFINITÉS SECRÈTES. — A offert, il y a deux ans, 2,000 francs à Thérèse pour l'engager à venir chanter LA FEMME A BARBE à un concert de sa Société. — La diva a, naturellement, haussé les épaules.

Les Lyonnais sont des ingrats, ils n'ont pas le sentiment de la reconnaissance.

(A d'autres).

L'ACCEPTÉ.

SONDONS les CŒURS... et les RUES

M. Haussmann, — cet iconoclaste de la satisfaction privée, ce pourfendeur de rues, cet amoncelleur de ruines, ce pourvoyeur de démolitions, ce détendeur de cadavres, ce contempteur

(1) N'est pas superstitieux: c'est fort heureux pour lui, vous en conviendrez.

de la collectivité parisienne, — M. Haussmann est-il un homme de bonne foi?

Je suis, pour ma part, tout porté à le croire. Il y a d'abord ce grand fait qui milité en sa faveur, c'est qu'il a considéré jusqu'ici la ligne droite comme le plus court chemin des bas-fonds de la misère et de l'obscurité au sac nababien, aux palmes de l'Institut et aux ordres les plus capiteux de la vanité internationale.

Cet homme heureux a eu seulement un tort, c'est de partir d'un faux principe.

Il s'est dit:

« La population parisienne n'est qu'un ramassis d'auvergnats des quatre coins du globe, à qui, — puisqu'elle est à Paris, — il importe peu, par conséquent, d'être à Saint-Petersbourg, à Pékin, à Bougival ou à Mexico; — or, si cela lui est aussi égal d'habiter Rome que Calcutta, et Brives-la-Gaillarde que Melbourne, je ne vois pas quel inconvénient elle pourrait trouver à être logée à Belleville plutôt qu'à Montrouge, à Batignolles plutôt qu'à Chaillot. »

Sur quoi M. Haussmann nous a remanié notre bonne ville et nous a fait un remue-ménage auquel le diable, — si malin qu'il soit à Paris, — aura grand-peine de voir goutte.

Affaire de système!

Ayons le courage de démontrer qu'il en est des systèmes comme des fagots.

De quel droit, d'abord, nous prendrait-on pour des pantins?

Est-ce parce que les racines de nos existences partent de Marseille, Lyon, Bordeaux, Toulouse, Lille, Strasbourg, Metz, Bayonne ou Boulogne-sur-Mer?

Ce serait un pauvre compliment à faire à la France, cette grrrrrrrande nation, etc., etc., etc...

D'ailleurs, le monde entier sait, soit dit sans chauvinisme, — que le peuple frrrrrrançais, les Parisiens en tête, n'est, grrrrrrrâce à Dieu! ni ceci ni cela.

La vérité, c'est que M. Haussmann n'a pas suffisamment sondé la profondeur de ce proverbe: — *L'habitude est une seconde nature*.

Qu'est-ce que la patrie, la cité, le foyer, la famille, sinon des habitudes?

Est-ce que les Français qui ont pu s'habituer à Londres, à New-York, éprouvent le besoin de revenir en France?

Il fut un temps, peut-être, mais plus aujourd'hui!

Or, l'habitude, à Paris, s'entend aussi bien pour un quartier, une rue, que, dans le monde, pour une nation, une cité.

Tel individu qui, seulement depuis quatre ou cinq ans, habite tel quartier ou telle rue, s'il est obligé de les quitter, aimerait tout autant quitter Paris ou être exilé du sol national.

Ce sont pourtant les ennuis qu'enfante chaque jour, pour une foule de personnes, l'expropriation pour cause d'utilité publique.

Ceci est une loi: je n'ai pas à en discuter. Aussi ne fais-je que constater un fait.

Mais elle a, du moins, pour excuse qu'elle est d'utilité publique. Pourrait-on en dire autant du changement de nom des rues?

La fantaisie est, je crois, tout ce qui domine sur ce chapitre.

Pourtant, ce simple changement de noms peut équivaloir souvent, à l'égard de certains individus, à une expropriation, au bannissement, à l'exil.

Car, enfin, on s'attache aux lieux quelquefois autant qu'aux personnes. Il y a des hommes qui, sous ce rapport, sont chats.

Et puis, on s'attache aussi à ces lieux pour les personnes. On s'y crée des relations, des satisfactions, des plaisirs, des habitudes.

Cette rue, cette maison, c'est l'endroit agréable, le lieu béni, le voisinage, l'amitié, l'amour; — c'est le café d'élection, le marchand de vins de confiance, la blanchisseuse de ses rêves, l'épicière honnête, la charcutière idéale, la fruitière incomparable, le charbonnier aimable, le restaurateur modèle, la crémère innocente, la buraliste obligeante, la bouchère *pellicane*, la boulangère qui fait l'œil, le savetier complaisant, le concierge qui est tailleur, le commissionnaire dévoué, le pharmacien spirité, la marchande de journaux qui connaît ses auteurs, l'herboriste magnétiseur, etc., etc. — en un mot, la rue où l'on a le plus d'éléments de bien-être, le plus de chances de bonheur, — c'est-à-dire la patrie n° 1!

Eh bien! un simple changement de nom, appliqué capricieusement à cette rue par l'édilité, suffit pour détruire tout ça et mettre une foule de malheureux dans la triste nécessité de chanter une fois de plus, avec Virgile:

Nos patria fines et dulcia linquimus arva,
Nos patriam fugimus!...

Supposez, par exemple, que j'habite la rue des Bons-Enfants, que j'y aie tous les petits avantages que je viens d'indiquer, et que, du jour au lendemain, il prenne fantaisie à M. Haussmann de changer le nom de cette rue en celui de rue des Frères-Veuillot.

A coup sûr, je déménagerai.

Que devient, après ça, mon bonheur? Il faudra que je m'en refasse un autre, et cela, au prix de quelles souffrances, de quelles déceptions, de quels découragements, de quels désespoirs!

J'en mourrai, peut-être!...

C'est que c'est là du *Bottin réformé*, autrement

dangereux que celui qu'on a pu faire au *Corsaire* et au *Tintamarre*.

Je ne serais pas éloigné de croire qu'il n'eût une bonne part dans la progression toujours croissante du nombre des suicides.

Car lorsque de pareils coups viennent vous atteindre, il faut encore pouvoir déménager.....

Sans compter que la nostalgie est un mal terrible: demandez-le plutôt à nos conscrits.

Si, du moins, cela avait l'ombre d'une raison sérieuse!

Mais non, et ce qui me le prouve, c'est qu'on n'a pas encore réformé le nom de la rue d'Enghien, une rue qui n'est peut-être pas celle qu'habite notre pindarique Belmontet, mais qui aurait pu lui rappeler une des odes les mieux senties de Lamartine, commençant par ce vers:

Sur un rocher battu par la vague plaintive...

Je sais bien que le poète Belmontet n'a pas besoin de ça pour faire rimer *victoire* avec *gloire*: il a la rime par trop facile; mais ne pourrait-il pas alors nous donner le moyen de faire rimer *caprice* avec *raison*?

Je ne doute pas que le chef de notre édilité ne lui en fût personnellement fort reconnaissant.

Emile FAURE.

LETTRE LONDONNIENNE

Londres, 30 mars 1868.

Vous me demandez, mon cher Frantz, de vous envoyer quatre-vingts lignes sur Londres où le vent vient de me pousser. Volontiers, quoiqu'il soit difficile de risquer une colonne là où il y aurait matière à dix volumes.

J'ai trouvé cette fois les Anglais avant d'être en Angleterre, ou plutôt, j'en ai rencontré deux dans le compartiment du chemin de fer du Nord qui m'emportait vers la blonde Albion. Ces Anglais méritent mention, car ils peuvent servir à faire juger l'une des grandes forces de leur pays: l'individualisme.

A huit heures du soir, notre train partait de la gare, en sillant Paris, comme s'il eût voulu lui rendre justice en le quittant. A huit heures et demie, l'un de nos Anglais se coiffait d'un serre-tête noir; à huit heures trois quarts (il y avait une femme devant lui) il ôtait ses bottes, chaussait des pantoufles et s'étendait sur sa banquette.

J'allais le relever vertement — la patience française a des bornes — lorsque je m'aperçus que le second insulaire, étendu aussi et ronflant déjà, avait totalement négligé les pantoufles. Je vous avoue que je fus d'abord un peu décontenancé: je trouvais une sorte de règle d'habitude là où je n'avais cru voir qu'une grossièreté d'exception, et me décidant enfin à rester spectateur, puisque mon voyage avait en grande partie ce but, je me mordis la moustache, ce qui est chez moi un grand signe de contrainte, et j'écrivis sur mon carnet de route:

Un Anglais peut retirer ses bottes devant une femme sans que cela tire à conséquence.

Arrivé à Londres, trois choses me frappèrent, d'abord: 1^o les employés sont polis; 2^o il n'y a pas de concierges; 3^o on y voit ce que nous ignorons en France: le cynisme de la misère.

En France, dès que nous apercevons une petite affiche portant une avis administratif, nous pouvons être certains avant de lire, que cet avis commence par ces mots: Il est défendu de.... En Angleterre, la formule est: Vous êtes respectueusement priés... Voulez-vous conclure avec moi que, chez nous, qui dit administration dit privilège, et que le privilège est toujours insolent? Chez nos voisins, on sait et on se rappelle lorsqu'on monte une entreprise que le public qui paie doit être respecté. Nous, nous sommes persuadés que le public n'est qu'un Gogo à mille portemonnaies, et lorsque nous entreprenons quelque chose nous nous vouons toujours à saint Mercadet.

Dans l'industrie, les Français sont des enfants qui jouent à l'argent sans le connaître, les Anglais sont des hommes qui en ont et l'apprécient.

Vous rappellerai-je tout ce qu'on a dit et tout ce qu'on peut dire du portier, cet ennemi domestique attaché comme un cancer à notre vie privée? Vous en avez sans doute souffert autant que moi, et il ne serait pas charitable de ramener votre esprit à la conscience de cette humiliante tyrannie. Ici, l'on a chacun sa maison, ornée d'une collection de marteaux et de sonnettes pour les visiteurs selon leur condition ou leurs attributions. Une boîte aux lettres est percée dans la porte, et vous pouvez décrocher votre correspondance aussitôt après le passage du facteur. Vous voyez quelle économie de temps, d'argent et de mauvais sang.

Quant à la misère, elle semble avoir conservé les vieilles traditions de la cour des Miracles, et l'on sent que ces haillons doivent être la livrée de quelque *Roi d'Egypte*. Le pauvre de Londres est sale au delà de toute expression, misérable au delà des bornes les plus repoussantes de la misère, comme fier de ses loques, et orgueilleux de sa honte. Ivre et souillé, il est la proie de deux vices congénères: le gin et la boue.

Que vous dirais-je encore?... Qu'ici l'on vend des cheveux d'Anglais sous prétexte de tabac turc; que la vie est horriblement chère, et que les calicots s'habillent tous les samedis en volontaires, et jouent au soldat le plus drôlement du monde, faisant à travers la ville des promenades dirigées par une musique qui rappelle la fête de Saint-Cloud. Que vous dirais-je enfin? Que la France est la France et qu'elle n'est pas ici.

Bien à vous.

E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

LES BOULEVARDS

La chose est vraiment singulière. Un savant autrichien qui s'était rendu en Abyssinie, pour étudier de près les mœurs du nègus, a été saisi par les émissaires de Théodoros et embrigadé dans un régiment comme trompette.

Cette façon d'utiliser les savants mérite l'approbation de tous les gens intelligents. Sans compter les *savants chimistes* qui trouvent de l'arsenic dans les boyaux de pauvres diables qui n'ont mangé que de la marmelade de pommes, il est une branche de savants dont on ne saurait trop s'occuper. Je parle des astronomes.

Il y a en France une centaine d'astronomes dont l'unique but est de découvrir des étoiles. Or, on ne découvre guère qu'une étoile par siècle, donc trois ou quatre générations de savants astronomes se succèdent sans rien découvrir du tout.

Suivant le sage exemple de Théodoros, je propose la loi suivante :

ARTICLE UNIQUE.

Deux générations d'astronomes sur trois seront incorporées dans l'armée active et utilisées comme trompettes ou tambours.

J'ai peut-être tort de proposer cette loi, car Jules Frantz va saisir le prétexte au bond pour me faire de la peine. J'avais demandé la mort immédiate de toute personne convaincue d'avoir deviné un *rébus* et Frantz offre une récompense à tout Français vacciné qui résoudra un certain problème terminé par des petites boules. Entre nous, ce problème n'est qu'un *rébus* déguisé.

Si mon rédacteur en chef veut me prouver que les savants sont plus utiles comme astronomes que comme trompettes, je lui pardonne la peine qu'il m'a faite.

Anastasie a défendu à M. Marc-Fournier, directeur de la Porte-Saint-Martin, de représenter la *Maison rouge* d'Alexandre Dumas. Le pauvre impressario, qui, entre nous, a pas mal besoin d'un succès à l'heure présente, se lamente et va donner *Nos Ancêtres*. Il s'est demandé plusieurs fois pourquoi Anastasie s'est montrée si sévère. Mais cette pauvre vieille n'a-t-elle pas défendu à Gill de peindre en rouge la vareuse de Champfleury dans *l'Eclipse* ! Que voulez-vous :

Voici les bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers.

A propos, je ne vous ai pas dit qui on nomme Anastasie depuis quelques jours, c'est la censure, de pudique mémoire.

Une fille de campagne vient à Paris, elle est séduite par un garçon de café qui se nomme, je crois, Noblesse. Aussitôt qu'il sait sa maîtresse enceinte, Noblesse l'abandonne courageusement. La pauvre fille ne pouvant nourrir son enfant le tue.

Tous les journaux tombent à plume indignée sur Noblesse et plaignent la pauvre fille, soit. Noblesse est l'un de ces hommes sans cœur, sans quoi que ce soit qui ressemble à du sentiment. Une maîtresse et un enfant, c'était trop, il eût été obligé de se gêner, de distraire quelques sous de ses pourboires mensuels pour aider sa famille improvisée, il a préféré abandonner la mère et l'enfant.

Malgré la conduite de Noblesse, je ne trouve pas en moi la moindre disposition à excuser sa maîtresse, car elle était mère !

Mais, dit-on, son enfant souffrait, et c'est pour lui éviter une cruelle opération qu'elle l'a tué.

Allons donc ! une mère soigne son enfant et ne le tue pas. Et plus elle l'a soigné, plus l'enfant lui a coûté de soins, plus elle l'aime.

Auguste, Victor et Charles viennent de terminer une partie de billard dans un café de la rue Vivienne. Ils se dirigent vers la fontaine pour se laver les mains. Auguste plus actif que ses camarades a déjà tourné le robinet.

— Tiens, dit Charles à Victor, Auguste est ton frère, tu ne me l'as jamais dit ?
— Mon frère, comment cela ?
— Mais oui, puisqu'il se lave les mains.
— Eh bien ?
— Eh bien s'il se lave les mains, il se nettoie.
— Après, après ?
— Après, s'il se nettoie c'est donc ton frère !!
Ouf !

Emile LAMBRY.

FEUILLETON DU REFUSÉ

N° 18.

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PROLOGUE

LES

MYSTÈRES

DE LA

CROIX-ROUSSE

Par UN OUBLIÉ

LES BARRICADES

A ce cri qui ranima leur courage, les conjurés électricisés se précipitèrent dehors.

Mais, au même instant, une escouade d'agents de police parut sur le seuil, décidée, elle aussi, à faire taire les conspirateurs.

Une mêlée affreuse s'engagea. Les amis de Ledoux, plus faibles en nombre, firent des prodiges de courage luttant sans armes contre des adversaires mieux armés et soutenus au dehors.

On se rappelle le succès obtenu dans le *Cor-saire* par les *Notes* de Georges PETIT.

Cet écrivain reprend aujourd'hui ces mêmes *Notes* dans le *Refusé*, et les continuera régulièrement.

NOTES DU REFUSÉ

On m'assure que M. D'Herblay, directeur des théâtres de Lyon, vient de renoncer à jouer *Geneviève de Brabant* sur la scène des Célestins. Cette détermination n'a rien que de fort sage, mais ce qui est impayable et d'une gaité folle, c'est le motif qui a dicté cette résolution à M. D'Herblay.

Un traître portant dans la pièce le nom de Golo et le procureur général de Lyon s'appelant Gaulot, M. D'Herblay a craint en jouant *Geneviève* de blesser les susceptibilités de cet honorable magistrat. Cette délicatesse est inouïe, et quant à moi je dois cinq cent mille francs à M. D'Herblay pour les minutes d'hilarité que cette nouvelle m'a procurée.

J'avoue que je ne sais pas au juste quel dommage la représentation de *Geneviève de Brabant* aux Célestins pourrait causer à l'honorabilité bien connue du procureur général de Lyon ; je ne vois pas non plus comment sa susceptibilité pourrait être mise en émoi.

Maintes et maintes fois il m'est arrivé au spectacle de voir un personnage porter mon nom, mais jamais je n'ai songé à faire interrompre la représentation.

Hier encore, me trouvant au théâtre Lafayette, j'ai vu un traître de la vieille école usurper le nom de Georges et se livrer à une série d'infamies et de lâchetés ; je déclare cependant que, bien que cet indigne polisson eût traîné pendant cinq actes et onze tableaux mon nom dans le sang et dans la boue, je n'ai pas songé une minute à adresser la moindre réclamation au commissaire de police.

Je ne saurais donc trop recommander aux auteurs dramatiques qui, après avoir fait jouer une pièce à Paris désireraient la faire représenter aux Célestins, d'apprendre par cœur le nom des trois ou quatre cent mille habitants de Lyon ; car au moment de monter une pièce jouée aux Bouffes Parisiens, M. D'Herblay doit dire fréquemment à son régisseur général :

« Avez-vous scrupuleusement examiné la pièce ? »

Et que celui-ci doit lui répondre :

« Ce vaudeville est fort gentil et il est fâcheux que nous ne puissions le jouer ; mais un personnage porte le nom de Cruchonard ; or, après avoir pris mes informations, j'ai appris qu'un lampiste du passage de l'Argue portait le même nom. Nous ne pouvons donc jouer cette pièce sans blesser les plus chères susceptibilités du lampiste. »

Et on ne jouerait pas la pièce.

Mais puisque M. D'Herblay est aussi Guilloutet que cela, qui pourrait l'empêcher de changer le nom du personnage et au besoin même le titre de la pièce, si cette pièce porte un nom propre.

Je suppose, par exemple, que lors de la représentation de *Paul Forestier* jouée dernièrement aux Célestins, M. D'Herblay ait appris, au dernier moment, que ce nom allait blesser des susceptibilités, n'aurait-il pas pu afficher la pièce de la manière suivante :

« Un pharmacien de la Croix-Rousse portant le nom de Forestier, nous avons dû changer le titre de la pièce de M. Emile Augier en celui-ci : »

Ce soir

Première représentation de Paul Dumollard

Comédie en 4 actes d'Emile Augier.

Il est vrai que dans ce dernier cas, Dumollard, l'homme aux bonnes, aurait parfaitement pu descendre du ciel, sa demeure dernière, pour faire changer une seconde fois l'affiche.

Georges PETIT.

Notre numéro-charge du *Courrier de Lyon* vient d'être arrêté par l'imprimeur.

Passera samedi... avec ajoutes.

Bizet et Coignet tombèrent bientôt mortellement frappés, jetant dans un cri suprême le nom de l'Empereur.

Puis à ce moment un bruit immense s'éleva dans la ville.

Toutes les cloches des églises sonnèrent le tocsin, des murmures confus s'élevèrent, des coups de feu éclatèrent et le bourdon de la cathédrale mêla sa grosse voix à ce tumulte qui allait grossissant.

Soudain la maison où se trouvaient Ledoux et les siens fut envahie par les soldats.

Celui-ci, héroïque en face du danger, se préparait une belle mort et exhortait ses amis à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang plutôt que de se rendre, quand tout à coup une grande détonation ébranla la maison, et les combattants s'entre-tuèrent dans un nuage de fumée.

Courage, frères ! courage ! criait une voix frêle ! courage !

— Marie, s'écria Ledoux, qui venait de reconnaître cette voix, Marie, à moi !

D'un bond la courageuse fille fut vers son fiancé.

Elle tenait une épée dans sa main droite et dans l'autre un pistolet qu'elle venait de décharger.

Sa figure, noire de poudre et animée par le combat, respirait l'orgueil du devoir accompli.

— Donne-moi cette épée, Marie, cria Ledoux, qui

A PROPOS

D'UN

DISCOURS ACADÉMIQUE

Il est sans doute un peu tard pour critiquer un discours prononcé, il y a deux mois, par M. le docteur Ricord devant l'Académie de médecine, d'autant que ce discours est assurément oublié aujourd'hui. Mais certain mot qui s'y trouve et que personne n'a relevé, paraît-il, nous étant signalé par un savant docteur de nos amis, lequel nous met en devoir, de la façon la plus courtoise, de le réfuter sans retard, nous n'avons pas cru devoir nous soustraire à ce qui nous paraît un devoir de conscience.

Donc voici le fait. Il paraît que M. Ricord a fait à l'Académie un étrange aveu ; il lui a affirmé que son rôle principal devait consister à pondérer le progrès scientifique dans toutes ses manifestations, dans le but avoué que la science ne fasse pas des progrès trop rapides.

En vérité, nous avons notre surprise que le président d'une assemblée si sérieuse puisse avouer froidement une pareille énormité, et que, parmi tant d'hommes graves qui la composent, il ne s'en soit pas trouvé un seul qui se soit levé pour protester.

Voyons, messieurs de l'Académie, êtes-vous les fils de la glorieuse révolution française, êtes-vous les hommes du dix-neuvième siècle, siècle de progrès par excellence, ou bien n'êtes-vous simplement que les descendants de ces juges à l'esprit étroit et systématique, qui naguère condamnaient Galilée sans vouloir l'entendre.

Mais songez-y donc, messieurs, eux aussi, les dignes membres de la très-sainte Inquisition, ils prétendaient qu'ils devaient enrayer le progrès, et c'est parbleu bien pour atteindre ce noble but qu'ils ne voulurent jamais laisser tourner la terre.

Non, il n'est pas possible que nos académiciens modernes ne soient pas animés d'idées plus larges et plus libérales, nous ne voulons pas le croire et pourtant nous savons un fait qui donnerait à le supposer.

Un chercheur consciencieux, instruit, persévérant, M. le docteur Jean Bernard est en instance, voilà bientôt dix ans, devant l'Académie, à laquelle il a soumis une thèse scientifique, large, élevée, contenant toute une révolution dans l'art médical ; cette thèse que son auteur a résumée dans toute une série de lettres et de brochures que nous avons lues avec le plus vif intérêt, demande à l'Académie son approbation ou, à défaut, un refus logiquement motivé. Eh bien ! c'est vraiment à n'y pas croire, depuis dix ans l'Académie ne lui a répondu que par des fins de non-recevoir, sans aucun motif à l'appui. Voyons, nous demandons à messieurs les Académiciens, est-il juste, est-il sage que de nos jours une idée soit ainsi étouffée, sans discussion, par le premier corps savant de France ?

Au moins les Inquisiteurs avaient une excuse, ils représentaient une Eglise, laquelle Eglise avait des lois ; mais vous, messieurs les Académiciens, êtes-vous donc aussi une Eglise et avez-vous d'autre loi que le progrès ?

Dr ESTEBAN.

Une Salle d'Exposition s. v. p. ?

L'exposition est terminée.

Dans huit jours, le Musée rouvrira ses portes, et il nous sera donné de revoir nos chefs-d'œuvre anciens, que n'ont pu nous faire oublier les produits modernes de MM. tels et tels.

Quand donc Lyon comprendra-t-il combien est déplorable l'abus qui se commet, lors de chaque exposition, et avisera-t-il au moyen d'y obvier ?

était désarmé ; puis s'adressant aux chefs des conjurés qui paraissaient ébranlés :

— Et vous, frères, montrez que vous savez mourir !

Et s'élançant à la tête de ses amis et du renfort amené par Marie, le capitaine se fraie un passage, en laissant sous ses coups tout ce qui lui résiste.

Bientôt les soldats qui cernaient la maison sont mis en fuite et dispersés, et les ouvriers reforment leurs rangs, en criant pour la vingtième fois : Vive l'Empereur !

Mais la victoire leur est de nouveau disputée. Une nouvelle colonne de soldats arrive au pas de course, la baïonnette au bout du fusil.

Cent coups de feu partent à la fois du camp des conjurés et cent de leurs ennemis mordent la poussière.

Mais cependant, devant des combattants plus agueris et mieux disciplinés, les bonapartistes vont céder, quand Gauthié arrive à son tour, par l'autre bout de la rue, amenant trois cents insurgés.

Les soldats, pris entre deux feux, posent les armes et se rendent.

Lauvent, qui avait bravement fait son devoir à côté de Ledoux, regagne son quartier.

L'insurrection est aux prises avec la royauté.

A Saint-Just, à la Guillotière, aux Brotteaux, à Fourvières, à Saint-Georges, à la Croix-Rousse, à Perrache, la cause populaire triomphe.

Hé quoi ! le Musée de Lyon possède des œuvres remarquables, parmi lesquelles il en est (1) qui font l'admiration et l'envie du monde entier... et tous les ans, pendant quatre mois, tout cela nous est ravi, — cesse d'exister !

Mais c'est un vol à l'art !...

Et nous ne sommes pas dignes de posséder ces merveilles !

L'exposition, elle-même, dont le but utile ne saurait être contesté, perd plus qu'on ne saurait dire, à avoir lieu dans de telles conditions. Malgré soi, en effet, en considérant ces toiles transitoires, on se reporte à celles dont elles occupent la place, — à ces œuvres magistrales qui nous font si petits !

Hélas ! nous n'avons rien à gagner à ce rapprochement ! Et je suis persuadé que, plus d'une fois, MM. BELLET DU POIZAT, ROYBET, JACQUAND, JAMES, BERTRAND, APPIAN, PONTUS-CINIER, BAIL, REYNIER... se sont sentis mal à l'aise, en se voyant si près — et si loin — de RUBENS, VERONÈSE, TINTORET, LESUEUR, HUISMANS, RUYSDAEL, TENDERS, VAN-HUYSUM....

Mais je dépasse mon but.

Mon intention n'est pas de constater, ici, la décadence de l'art, — non plus que d'être désagréable aux artistes lyonnais que je viens de citer, — pour la plupart, hommes d'un talent incontestable.

J'ai voulu seulement élever la voix contre la destination donnée, chaque année, à notre Musée, — destination à laquelle celui-ci se prête, du reste, si mal... et réclamer, une fois de plus, en faveur de la création d'un local destiné à nos expositions, — création qu'appellent, depuis bien longtemps, de leurs vœux, tous les amis des arts.

Ne nous laissons donc pas de demander :

Une salle d'exposition, s. v. p. !

Paul DOUX.

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

Comme je pressens, pour ce numéro, une formidable abondance de matières, je prends le parti de me sacrifier... c'est-à-dire d'être très-sobre de réflexions. — Je me rattraperai une autre fois.

Ce simple exposé de chiffres que j'extraits du *Progrès de Saône-et-Loire* (sans contredit, un des meilleurs journaux politiques de province), me semble plein d'enseignement :

LISTE CIVILE

DES PRINCIPAUX SOUVERAINS.

Russie. — Alexandre II.....	42.000.000
France. — Napoléon III.....	28.500.000
Autriche. — François-Joseph.....	20.000.000
Prusse. — Guillaume.....	15.000.000
Italie. — Victor-Emmanuel.....	12.000.000
Angleterre. — Reine Victoria.....	11.000.000
Espagne. — Reine Isabelle.....	9.000.000
Belgique. — Léopold.....	3.000.000

NOTA. — Voici la liste civile des chefs de deux Etats républicains :

Le président de la République des Etats-Unis...	135.000
Le président de la République suisse.....	8.700

Que ne puis-je reproduire les appréciations qui suivent !...

Le *Piment* cite, entre deux lignes de points, la phrase suivante :

Applaudissement cordial aux épirituels et vaillants écrivains du Piment.

Victor HUGO.

Oh ! ce nom !... Puisque j'en trouve l'occasion, permettez-moi de l'écrire une seconde fois. Victor Hugo !... Merci.

Je n'aime pas la charge de M. Pradel, qui occupe la moitié du journal. Voyons, Monsieur, quel mérite y a-t-il à singer Daumier ? Soyez donc vous-même.

(1) Je veux parler du RUBENS, — saint François, saint Dominique et plusieurs autres saints préservant le monde de la colère de J.-C. ; d'ALBERT DURER..... et, surtout, de l'insupportable *Ascension de Jésus* du PÉRUGIN.

Gauthié, à peine remis de l'émotion du combat, essayait son front ruisselant de sueur, quand un homme passa en courant devant lui et laissa tomber une lettre, en disant :

— Pour vous, lieutenant !

Le jeune homme, un peu surpris d'abord, ramassa la lettre.

Elle contenait ces mots :

« Je veux vous expliquer ma conduite. Avant de m'avoir entendue, ne me maudissez pas, Gauthié. Je suis l'instrument d'une odieuse vengeance. Cormeau tient mon enfant, ma fille en son pouvoir, et il a juré que je ne la reverrais que si je lui obéissais aveuglément.

« Montez dans la chambre de votre ami. Il faut que je vous voie.

« THÉRÈSE. »

— Cette femme est lâche ! murmura Gauthié, je n'irai pas !

Mais bientôt sa passion reprenant le dessus, il remit son épée au fourreau et monta dans la chambre de Ledoux.

En arrivant près de l'escalier, il vit s'enfuir un groupe de plusieurs hommes, et au milieu d'eux comme quelqu'un qui se débattait.

Mais, absorbé dans ses pensées, il ne s'arrêta pas et monta.

Thérèse, en effet, était là.

Une remarque curieuse de M. Rado, dans la *Petite Gazette d'Avignon*.

Les femmes des paysans s'appellent *paysannes*. Pourquoi les femmes des courtisanes ne s'appellent-elles pas *courtisanes*? O bizarrerie de la langue française!

Nous recevons de M. Francisque Plantier une pièce de vers, *Loi de chiens*, que nous regrettons de ne pouvoir insérer. — C'est une requête adressée à l'homme par nos pauvres muselés... aux abois. — J'en détache une strophe :

Le jour, la nuit
On nous poursuit,
En prohibant notre entrée à l'église :
Grave méprise,
Et, sans façons,
Inoffensifs, on nous traite en *maçons*!

L'autre jour, le domestique du major Z... vint le réveiller.

— John, dit le major à son factotum, quel temps fait-il aujourd'hui?

— Oh! monsieur! il pleut, il vente, il fait un temps abominable.

— Alors, reprend le major entre deux soupirs, ferme les rideaux et reviens me réveiller demain.

(*La Renaissance louisianaise*).

N'est-ce pas que cela sent joliment son Yankee?

Sur ce, je vais me replonger dans la recherche de l'*Équilibre européen*. — Satané problème!... il me poursuit sans trêve! j'en rêve toutes les nuits!... Ce qui me console, c'est que jusqu'à présent mes chers concitoyens n'ont pas été plus heureux que moi. Des nombreuses solutions qui ont été envoyées, aucune — paraît-il — n'est juste. J'ai dans l'idée que je finirai par attraper l'abonnement et la collection du *Refusé*,... cette collection qui devient, de jour en jour, plus rare.

PENEY.

LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU

Marlottes

II.

Bien des artistes ont hanté Marlottes, qui ont talent et réputation, mais, comme je vous l'ai déjà dit, c'est plutôt un jardin de fleurs naissantes que de fleurs pleinement écloses. Si quelque peintre l'habitait à demeure et s'il s'occupait de poésie et de prose, de Saint-Marcel et de plus fidèles sylvains de la forêt de Fontainebleau, Saint-Marcel, que Marlottes peut revendiquer encore, puisqu'il y conserve un atelier. Cœur enthousiaste, exubérant de poésie et de rêve, Saint-Marcel ne fuit point les lieux que la jeunesse aime. De moyenne taille, nerveux et sec, il est vil comme les écurculs des forêts où il passe sa vie. Son front sans ride, bien moulé, s'est conservé jeune et limpide, bien que ses cheveux coupés court estampent ses tempes de poils grisonnants; selon les heures, ses yeux pétillent comme s'ils lançaient des paillettes d'acier ou éteignent doucement leurs feux dans le regard vague de la rêverie. Ces yeux profonds, pleins de choses acquises, révèlent surtout en lui l'artiste mûri par les longs et consciencieux travaux; au reste, il a la grâce, la souplesse et la gaieté d'un rapin. Vous pouvez le rencontrer, le soir, au milieu d'un groupe de jeunes gens, convive tapageur, le refrain à la bouche, solide à l'une de ces *beuveries* entre pairs chères au génie gaulois; mais ne vous étonnez pas en le voyant, le lendemain, à l'aube, gagner seul et recueilli ses bois aimés. Comme tant de fois depuis vingt ans, il y restera tout le jour, aux lieux les plus solitaires, surprenant la vie de la nature, méditant l'éternel combat de la lumière et de l'ombre, saisissant, le pinceau et le crayon à la main,

les spectres des rochers, le port des troncs, la marche des branches, l'harmonie pêle-mêle des ramées, la nervure multiple des arbres divers, isolés ou formant taillis, ou bien étudiant la mosaïque des écorces et des mousses, remplissant son âme des allures et des contours des choses, d'ombres, de rayons, d'heures définies, de cieux entrevus, d'horizons, d'infiniment petits et d'infiniment grands. — Aussi quelle vie, quelle vérité, quelle conscience dans ses œuvres! Le ministère d'Etat vient d'acquiescer pour deux mille francs sa Gorge aux Loups: quel musée va s'enrichir de ce trésor si peu payé?

Quand vous visiterez l'Exposition, en mai prochain, vous vous arrêterez longtemps, si vous êtes artiste, devant un tableau qui portera au catalogue ce nom tout charmant et tout printanier: Premières feuilles.

Mais voilà que je suis indiscret et que je parle sur le grand mode de Marlottes, que j'avais seulement voulu vous peindre comme un *plaisant* pays de France.

Aussi bien entrons donc sans plus tarder dans l'auberge où la bohème en villégiature vient s'esbaudir. La maison n'est pas prétentieuse, la salle et les chambres sont sans luxe, mais l'on y *banquette* merveilleusement, en cette hôtellerie champêtre, on y cause et chante à pleins poulmons, on y boit à pleins verres, on y fait des charges sur les murs, sans crainte de haro, on y dort bien et dans de bons lits... et pas trop cher! — Que vous faut-il donc? — Eh! bien, ce qui vaut mieux que tout cela, c'est l'hôte, c'est la mère Antony, car on dit la mère Antony comme la mère Grégoire, la mère Cense, etc. — Connaissez-vous la mère Cense, au Coup du Milieu, dans la vallée de Fontenay-aux-Roses? — Quelle rose!... mon Dieu! — Trois cents livres! — Henri Murger a vidé chez elle bien des chopines de vin clair. — Rassurez-vous, la mère Antony n'a pas cette ampleur. Elle possède des *formes* respectables; elle a une prestance digne, ainsi qu'il convient à toute hôtesse qui, voulant nourrir les gens, se nourrit d'abord elle-même parfaitement, est sa meilleure enseignante, quoi! — Sa marche a quelque chose de l'allure berceuse des canards de sa basse-cour; sa figure réjouit les yeux comme une poularde à la broche arrivant à cuisson. — Elle est toute bonne femme; son visage respire l'honnêteté la plus absolue. Elle est très-gaie, elle est un peu artiste à sa manière: elle ne s'empare pas trop contre ceux de ses chers clients qui lui font des *pous*; elle y pense bien un peu lorsque son escarcelle est vide, et, par certains mois néfastes, quand apparaît le fisc habillé en employé des contributions indirectes, mais bah!... Elle hait l'hiver; ses pensionnaires sont envoyés alors, mais lorsqu'avril est de retour, est-elle gaie! Comme elle se démène! — « La mère Antony par ci! la mère Antony par là! » Ces cris, ce tapage la ravissent. Et comme elle entend bien la gaudriole! C'est qu'elle arrive à peine à la soixantaine et qu'elle est très-verte, dame! on sait d'où elle vient: on a connu défunt Antony: il a bien bu avant de mourir, le digne homme! — Tous ses hôtes à longs cheveux, à longue barbe, à chapeaux ronds, carrés, pointus, multiformes, la mère Antony les choisit, les adore! Ce ne sont pas tous des artistes; il se glisse parmi ce monde ardent et pensif, frivole et sérieux, des étudiants, des imitateurs et bien d'autres gens encore, mais tous jeunes, tous intelligents en somme, même s'ils courent après les plaisirs d'une existence dont ils ignorent toujours les préoccupations, les espérances et les labeurs.

Et puis, il y a dans la maison Antony, une gentillesse, une poésie, un sourire, c'est Anna, c'est Nana! Qu'est-ce qu'Anna? — La fille adoptive de la mère Antony. Elle n'est pas grande et elle n'est pas petite; elle a de beaux cheveux bruns qu'elle sait faire valoir, et de grands yeux d'un noir bleu, longs et voilés de longs cils. Sa figure est ovale, gracieuse, lutine surtout, blanche au front, rose aux joues; le menton est tenu, rond, grassouillet. La bouche et les oreilles sont petites, fines, agaçantes, les pieds mignons. Les lèvres laissent voir ou cachent tendre-deux perles, une vieille comparaison, n'est-ce pas? il vaut mieux dire trente-deux jolies dents. Elle est accorte, séduisante, bien prise en sa taille, saine comme un diamant de belle race. Il y a bien des jolies choses sous sa robe: n'est pas malin qui le devine. C'est le bout-en-train de la maison. Elle sert à table et s'y assied parfois; elle est la compagne au pied lesté des joyeuses prononciations en

Mais quelle ne fut pas sa surprise de se trouver en présence de Thérèse. A la vue de cette femme, le vertige le prit, et, sortant un pistolet de sa ceinture, il la mit en joue, en lui disant: — Ah! misérable! il faut que je te tue. — A moi, Gauthié! à moi! cria Thérèse. Et soudain la porte s'ouvrit, un coup de feu se fit entendre, et Ledoux tomba la face contre terre en jetant un cri terrible. — Il est mort! dit froidement Gauthié. Mais Ledoux, essayant de se relever, lui dit d'une voix éteinte: — Ami, je te pardonne! — Oh! ciel! cria Gauthié. Pierre! Pierre! c'est toi! Oh! malheureux! malheureux que je suis! — Mon enfant!... mon pauvre petit... Jacques!... Ma...rie!

Un flot de sang lui vint à la bouche. Il ne put en dire davantage. — Ton enfant, Pierre, il est à moi maintenant, il est à moi!

Et, se jetant à genoux, il lui prit la tête et l'embrassa. Celui-ci murmura doucement: — Tu n'as pas voulu me tuer, n'est-ce pas? — Oh! Pierre!

— C'était cet homme?... — C'était cet homme?...

— Tu n'as pas voulu me tuer, n'est-ce pas? — Oh! Pierre!

— C'était cet homme?...

— Tu n'as pas voulu me tuer, n'est-ce pas? — Oh! Pierre!

— C'était cet homme?...

— Tu n'as pas voulu me tuer, n'est-ce pas? — Oh! Pierre!

— C'était cet homme?...

forêt. — « Du pain, du jambon et des bouteilles dans les paniers et bras-dessus bras-dessous! En avant sous bois et chantons! » — Anna est un type, une création artistique. Elle porte toque à plumes, bottines à glands de soie, crinoline et ceinture à larges boucles d'acier; elle est amusante comme les gentilles filles qui mènent la vie d'amour au pays latin: elle est sérieuse à ses heures et voit juste comme une campagnarde. Ce n'est point Mimi Pinson, ce n'est point Musette: c'est Anna! — « Fort bien, mais dites-moi, est-ce que...? » — « Quoi! vous désirez savoir si Anna est vertueuse? Elle aime sa mère, elle est active, elle est probe; certainement elle est pleine de vertus. » — « Je n'en doute pas, mais... vous comprenez... » — « Vous voulez que je dise tout? Eh! bien, Anna fait très-bien les cigarettés et les fume encore mieux; si l'on tient devant elle des propos... (lâchons le mot)... un peu salés, elle ne les fuit pas toujours; peut-être même ouvre-t-elle l'oreille au lieu de baisser les yeux, je ne suis pas certain du contraire, en définitive. » — « Très-bien, très-bien, mais enfin, dites, est-ce que...? » — « Ah! mon cher, vous êtes désespérant: voilà les bourgeois qui poussent, faites votre malle, soyez jeune, gentil, pas bête surtout, et... allez-y voir! »

Aristide FRÉMINÉ.

L'Équilibre Européen.

(Problème proposé dans LE REFUSÉ du 29 mars 1868.)

En réponse au problème proposé samedi dernier, le journal a reçu et reçoit encore une véritable avalanche de lettres arrivant de tous les points de la France.

Le samedi soir, on a compté..... 10 solutions.
Le dimanche, il est arrivé..... 75 solutions.
Enfin, depuis lundi jusqu'à jeudi soir, le *Refusé* a encore reçu..... 83 solutions.

Total (du lundi au jeudi)... 168 solutions.

C'est-à-dire cent soixante-huit lecteurs persuadés d'avoir résolu le problème de « l'équilibre européen, » et réclamant tous l'abonnement promis.

J'ai dépouillé cette grave et importante correspondance avec la religion et la minutie qu'elle comportait; il m'a fallu six grandes heures pour m'acquitter de cette... tâche!

PAS UN SEUL N'A TROUVÉ!!!

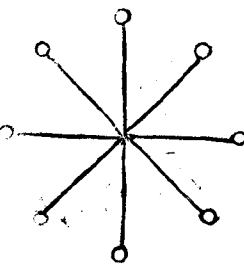
Et j'affirme qu'il existe deux solutions.

I.

Sur une ardoise ou sur une table de marbre, tracer d'un seul coup de crayon la figure ci-dessous, sans repasser sur les mêmes lignes, sans faux traits et sans le secours d'un corps étranger.

II.

Sur un morceau de papier uni, tracer d'un seul coup de crayon, et en deux temps, la figure ci-dessous, sans que le crayon traverse ou repasse sur les mêmes lignes, sans traits inutiles et sans le secours d'une seconde feuille pouvant transporter la pointe du crayon d'un point de la figure à un autre.



Touchant cette deuxième proposition, je préviens que tous ceux qui ont plié leur papier en huit, seize ou vingt-quatre parties, sont dans la mauvaise voie.

Je donne ma parole que le problème est possible des deux manières, et j'offre toujours la même prime aux dix premiers OEdipes.

Si d'ici quelque temps, personne ne trouve, je donnerai, dans le *Refusé*, les deux solutions.

J. F.

— Oui! Pardonne-moi!
— La fatalité pesait sur nous... Adieu!... adieu!... adieu!

Et ses yeux se fermèrent.
Gauthié tomba à côté du corps de son ami, en proie au désespoir.

Au même moment, on rapportait le corps de Lauvent, qui avait été tué sur les barricades.

— Tous les deux! murmura Gauthié. Et elle!... Marie!... Oh! mon Dieu! mon Dieu!... Comment lui dire!...

— Tous les trois ne sont plus, dit alors une voix.
Gauthié se retourna.

C'était Françoise.
— La fiancée de votre ami, après avoir été enlevée par l'ordre de Corneau, a été tuée par un soldat furieux.

C'était le groupe qu'il avait aperçu.
— Elle aussi! morte! morte!

— Hélas!

Le même jour l'insurrection était éteinte, et les insurgés, malgré une héroïque bravoure, écrasés par les soldats de la royauté.

Gauthié courut à la maison de Lauvent pour y prendre l'enfant, qu'il pensait devoir s'y trouver.

Toute la maison avait été fouillée par la police, et la porte se trouvait ouverte.

Mais l'enfant n'était pas dans son berceau.

ALCAZAR

Concert de l'Union-Chorale.

Comme toujours, ce concert avait attiré à l'Alcazar une assistance nombreuse et brillante. — Cette année, Mme VAN DEN HEUVEL en était l'attrait principal — Notre ex *prima-donna*, qui vient de recueillir, dans le Midi, une ample moisson de bravos, n'a pas eu moins de succès auprès de nous. — Des indiscrets (remarquez que je ne nomme pas le *Solus public*) nous ont révélé que le concours de Mme VAN DEN HEUVEL n'avait pas été précisément désintéressé, et que chacun des 4 morceaux qu'elle a chantés lui était payé à raison de 350 francs. M'est avis que c'était l'affaire de la Société, et que nous n'avons rien à voir. — Qu'importe cela, si tout le monde y a trouvé son compte!

La fanfare de Tarare est bien décidément une des meilleures que nous connaissions.

Quant à l'Union-Chorale, chacun sait, à Lyon, quelle est sa valeur.

P.

Le *Refusé* commencera dans son prochain numéro une série d'articles sur les curiosités du vieux Lyon, par notre collaborateur Denis Brack.

Nos confrères de province qui ne recevraient pas le *Refusé* régulièrement sont priés d'en avertir l'Administration du journal.

VIENT DE PARAÎTRE

Chez E. DENTU, éditeur, Galerie d'Orléans, Palais-Royal.

LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN

PAR

TONY RÉVILLON

Un beau volume. — Prix : 2 francs.

Publication de E. et F. PACHE et Marc DEFFAUX
ÉDITEURS, 164, RUE DE RIVOLI, A PARIS

HISTOIRE ANECDOTIQUE

illustrée

DE LA

RÉVOLUTION DE 1848

PAR

MM. JULES LERMINA, ÉMILE FAURE & E.-A. SPOLL

Liberté! voilà le premier et le dernier mot de la philosophie sociale.
P.-J. PROUDHON.

L'histoire anecdotique de la Révolution de 1848 est publiée en 200 livraisons environ de 8 pages chacune, et formera deux magnifiques volumes illustrés.

Les livraisons paraissent régulièrement le MERCREDI et le SAMEDI de chaque semaine.

PRIX DE LA LIVRAISON: 10 CENTIMES

Par fascicules de cinq livraisons, avec couverture : 50 CENTIMES

On peut souscrire à l'avance pour dix, vingt, trente ou quarante fascicules en envoyant à MM. PACHE et DEFFAUX, éditeurs, 164, rue de Rivoli, un mandat postal de 5, 10, 15 et 20 francs.

Les souscripteurs recevront gratuitement les livraisons qui paraîtront au-dessus du nombre de 100 annoncées.

2° Un index complémentaire et chronologique de tous les faits de la Révolution de 1848.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE:

chez BALAY, 34, rue Tupin,

et chez tous les Libraires de la France et de l'Etranger.

Le Propriétaire-Gérant: J.-N. CLERG.

LYON. — IMP. D'ALBÉ VINGTRINIER, RUE BELLE-CORDIÈRE, 46

Seulement un petit morceau de papier était piqué aux rideaux de la couchette, et sur ce papier était écrit:

« Madame Lambert, 77, rue de Cuire. »

Gauthié comprit que l'enfant était là.

— O Pierre! ô Marie! s'écria-t-il, ô mes amis, dormez en paix, votre petit Jacques aura un père!

FIN DU PROLOGUE.

P. S. — Il nous a répugné de peindre, dans sa hideuse réalité, la tuerie qui clôt ce prologue. Gloire au duc de Raguse, le héros de ce massacre! sa mémoire vivra éternellement.

Samedi prochain: **Les Journées d'Avril.**

Nos lecteurs qui désireraient se procurer les quelques collections qui nous restent du *Refusé*, peuvent s'adresser, soit à nos bureaux, 32, rue de l'Arbre-Sec, soit au bureau de la vente du journal, 34, rue Tupin.

Du n° 1 au n° 12..... 3 f.
Du n° 12 au n° 17..... 1 f.
Le n° 18..... 1 f.
La collection complète..... 5 f.

VIENT DE PARAÎTRE 34, rue Tupin, les **Propos de Thomas Virélique**, par Jules LERMINA, rédacteur en chef du *Refusé*.

Cette série d'études sociales, touchant aux questions les plus élevées, la peine de mort, la prostitution, la science, les inhumations, est appelée à un grand succès.

Un vol. in-18 Jésus. — Prix : 2 francs.

Aussitôt qu'elle aperçut son amant, elle se jeta à ses pieds en pleurant.

— Misérable! lui dit le jeune homme, que mérites-tu?

— Grâce!

— Lâche créature! je te méprise à présent autant que je t'aimais!

— Plains-moi plutôt, s'écria-t-elle, plains-moi, mon bon Gauthié!

— Tu nous a trahis! tu nous a vendus!

— Il aurait tué mon enfant! Comprends-tu maintenant?

— Oh! cet homme, fit Gauthié, je le tuerai!

— Il va venir! dit vivement Thérèse.

— Qui? Corneau?

— Lui.

— Ici?

— Oui, tout à l'heure.

— Enfin! s'écria l'impétueux jeune homme, enfin, je le tiens donc! Cache-moi.

— Où?

— Dans la chambre de Ledoux. Et quand il viendra, fais un signal.

— Lequel?

— Appelle-moi.

Après avoir aidé à panser les blessés, Ledoux monta chez lui, afin de s'entretenir avec Marie.